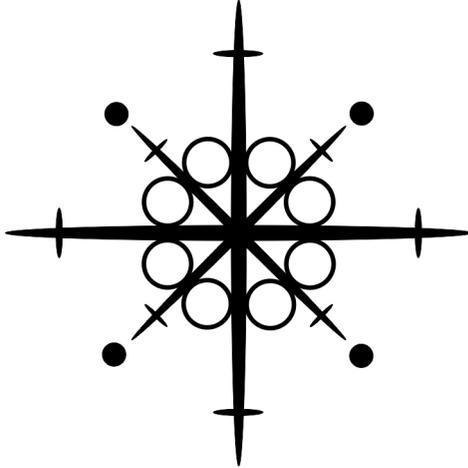
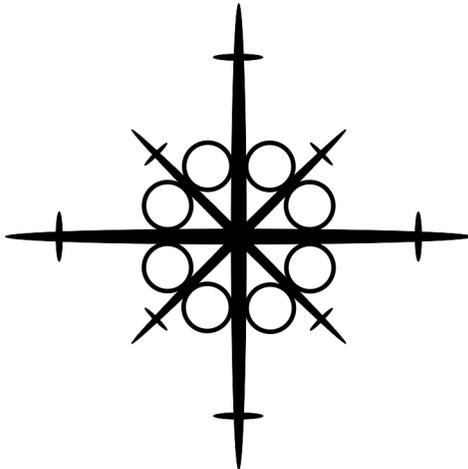


Le royaume de Dhansk

La croix des Protecteurs
de la prophétie



La croix des Porteurs
de la prophétie



CHAPITRE I

UNE ÉPUISANTE JOURNÉE

Dans une très lointaine contrée aux temps immémoriaux de la naissance du monde des hommes, à l'époque où ceux-là forgeaient et renversaient les royaumes comme d'autres labouraient leurs champs, Perl, un jeune domestique chaudement accoutré, dormait dans une chambre de la citadelle de Nauskh : une immense forteresse assise au sommet d'une colline rocailleuse, au beau milieu des terres de Dhansk. La terre des hommes !

Comme tous les matins, ce furent les premiers rayons de soleil qui réveillèrent Perl.

Endormi, enfoui sous la pesante peau de Fuson, les yeux encore lourds des cauchemars de la nuit, il se leva, titubant. La chaleur des premiers rayons lui donnait l'énergie de sortir de la douceur de son lit. Il avait lui-même placé son lit de cette manière pour s'éveiller tôt afin d'être le premier à regarder le soleil se lever, avant même que la cité ne s'éveille.

Toujours endolori par une nuit agitée, il enfila ses vêtements, endossa le châle de laine de Matilde, et fila à la cuisine pour y prendre un beau morceau de pain de seigle sur lequel il tartina généreusement une bonne couche de marmelade de Piloines, des petites baies jaunes et surettes qu'elle l'envoyait chercher lorsqu'elle voulait faire sa fameuse confiture. Il sentait encore la bonne odeur de Piloines et de Carcassons que Matilde faisait cuire sur le feu de la cheminée, dans son chaudron de cuivre.

Une fois chargé de son premier, et peut-être, du seul repas de la journée, Perl traversa les couloirs de la citadelle endormie. À pas feutrés, il avançait sur les pierres plates et colorées qui pavaient le sol et qu'il

connaissait par cœur. Chacune ayant sa propre résonance, son propre son, sans compter celles qui étaient disjointes et qui claquaient lorsque l'on posait le pied dessus.

Perl les connaissait toutes, il avait appris à les connaître parce que, chaque matin depuis qu'il avait eu ses huit printemps, il les empruntait pour se rendre sur le toit de la tour d'Ambrelle, là d'où l'on apercevait si l'on était un tant soit peu casse-cou, toute l'étendue du royaume de Dhansk. S'il les maîtrisait aussi bien, c'était parce que chacune d'elles, à un moment ou à un autre, avait signalé sa présence aux gardes qui l'avait, manu militari, raccompagné auprès de Matilde, à qui il faisait démarrer une mauvaise journée de très bonne heure, et elle détestait cela !

Alors, ces six derniers printemps, il avait appris à les éviter, et à déjouer les gardes qui ne l'empêchaient plus désormais de commencer sa journée par ce rituel qu'il aimait tant.

Au pied de la tour, il entrouvrit la porte, suffisamment pour se faufler entre le mur de pierres et le lourd battant, et juste assez pour qu'il ne grince pas. Il grimpa ensuite quatre à quatre les escaliers en colimaçon qui paraissaient accrochés aux murs arrondis, comme suspendus dans l'air. Perl n'avait pas peur du vide, il monta sans se poser de question, les très nombreuses marches qui l'emmenaient vers son rituel du matin.

Mais, lorsqu'il arrivait tout en haut, Perl ne se contentait pas de monter jusque sur la passerelle faisant le tour de l'immense tour d'Ambrelle, il empruntait une autre trappe menant directement dans les entrailles de bois qui formaient la charpente du toit pointu de la tour et de sa couverture d'ardoises. Cette trappe, il l'avait découverte quatre printemps plus tôt, lorsqu'il fut assez grand pour l'attraper et se hisser jusqu'à elle, car ce que Perl aimait, c'était monter au sommet du toit pour voir le plus loin possible, là où il n'était jamais allé, là où l'immensité des terres lui permettait de rêver à des voyages extraordinaires. Il s'asseyait sur les rangées d'ardoises en se calant les pieds sur les gargouilles, et scrutait au loin le moindre détail.

On lui avait si souvent parlé de ces inconscients qui cherchaient à découvrir les passages secrets des souterrains de la citadelle, ou de ces enfants qui jouaient à cache-cache dans ces couloirs immondes et interminables, et qui ne revenaient jamais, même après que les paysans, ou les

gardes envoyés par le capitaine de la garnison, eussent essayé en vain de les retrouver. Alors, Perl préférait les hauteurs, là où il était libre de sentir l'air frais sur son visage et où le vent brassait sa chevelure rouge.

Chaque bouchée de pain le menait encore un peu plus loin dans ces paysages verdoyants et ces plaines colorées. Ce matin, il faisait beau, et l'horizon était clair.

Des trois tours de la cité, la tour d'Ambrelle était la plus haute et donnait sur le côté où le soleil se levait. La tour de Pirée s'ouvrait sur une partie de l'étendue de mer et une parcelle de la forêt des Légendes, quant à la tour de Saragausse, elle donnait sur la forêt des Légendes et la chaîne des Monts des neiges.

Perl préférait sa tour, pas seulement parce que c'était la plus haute, mais parce que du toit de celle-ci, lorsque le ciel était dégagé, que l'horizon était clair, comme ce matin, on pouvait voir la presque totalité du royaume de Dhansk, avec ses champs à perte de vue, ses bosquets, ses troupeaux de toutes sortes et ses magnifiques buissons de fleurs sauvages. Sur la gauche, on voyait la chaîne des Monts des neiges et ses sommets blancs qui semblaient toucher le ciel, et d'où parfois, venaient les violents orages qui lui faisaient peur. À droite, c'était l'immense étendue des mers bleues d'où étaient venus, il y a bien longtemps, les Barbares qui pillaient, violaient et tuaient paysans, femmes et enfants. Mais de cela, il y avait vraiment très longtemps, car le royaume de Dhansk était en paix depuis plusieurs générations, à l'exception des petites guerres internes avec Feirghun, Seigneur du domaine de l'Ubrac, que le général Gobhurn avait étouffées avant même qu'elles ne prennent de l'ampleur. C'était d'ailleurs pour cela que Perl pouvait accéder au sommet de la tour, car il n'y avait plus de guetteurs depuis que Torn Janur, le grand aïeul de Janur, aujourd'hui seigneur et roi du royaume de Dhansk, avait repoussé définitivement les assauts de ces Barbares aux cheveux tressés et poisseux, aux barbes grasses et aux dessins de guerre gravés à même leurs peaux. On dit que c'est en créant une alliance avec le peuple de la forêt des Légendes que l'aïeul de Janur avait réussi ce que ses prédécesseurs n'avaient jamais pu faire avant : Repousser les agresseurs en leur infligeant une terrible défaite, anéantissant une très grande partie de cette armée de féroces et terrifiants guerriers qui revenaient à chaque printemps.

Mais ce soir, d'épées, il ne fut pas question ! Khey, venait de finir sa série de répétitions et prenait une pause, lorsqu'il vit Fandhor venir avec deux longs bâtons, ou, dirons-nous plutôt, des perches, d'un diamètre gros comme le poignet. Perl senti courir dans son dos comme un frisson, et du s'y reprendre à deux fois pour avaler sa salive. Décidément, ça n'était pas, mais alors pas du tout, une bonne journée ! Certes, sa taille pouvait faire illusion quelquefois, comparé à des adultes, mais, sa corpulence, elle, ne faisait pas le poids face à Khey, qui lui, s'entraînait très régulièrement, et qui gardait malgré tout l'avantage du développement d'une carrure de son âge.

Fandhor sourit en voyant les garçons écarquiller de grands yeux. Avec ses deux grosses perches, il s'approcha des jeunes hommes, et d'un mouvement sec, leur en lança chacun une. Khey la saisit d'un geste sûr et fort, et parut très surpris ! Quant à Perl, qui s'était préparé, et s'attendait à recevoir une longue et lourde perche, arc bouté sur ses appuis, en perdit l'équilibre vers l'avant en saisissant le bâton, pas plus lourd qu'une brindille !

Fandhor éclata de rire en voyant la tête des deux garçons :

– Oh Oh... Ah Ah Ah... vous auriez dû voir vos têtes, s'esclaffait-il.

– Ha bravo Fandhor, ça c'est bien vous, je vous reconnais bien là.

– Oui, dit Perl, un peu décontenancé... ça m'aurait étonné que vous ne vous amusiez pas à nos dépens !

– Qu'est-ce que c'est ce matériau ? demande Khey.

– Mais, du bois... rétorque Fandhor, du bois tout simplement, cela s'appelle du bambou, il pousse dans les marais et ses perches sont creuses... Je l'ai fait venir spécialement pour vous apprendre autre chose ! Retenez cette première leçon mes garçons ! Ne laissez jamais votre vue vous induire en erreur : Ne croyez pas toujours ce que vous voyez ! D'accord ?

– D'accord Fandhor, mais, à part ça ? Comment se sert-on de ces longues perches ?

– Tenez-les à deux mains, les bras écartés d'un peu plus que la largeur de vos épaules... oui, voilà... comme ça, c'est bien ! Maintenant, mettez-vous face à face, et chacun votre tour, vous allez chercher à reproduire les gestes de votre partenaire comme dans un miroir.

Commencez doucement, et lorsque vous aurez pris la mesure de votre bâton, et de votre partenaire, accélérez petit à petit. Le but c'est de faire en sorte d'avoir le moins de retard possible sur le geste de votre partenaire et que vous vous suiviez comme si vous vous regardiez dans un miroir. L'un commence, puis l'autre et ainsi de suite. Comprenez-moi bien jeunes, gens, je connais votre caractère impétueux, mais ce n'est pas le but de cet exercice, tout au moins, pas encore. Je ne veux pas de contacts entre vous, c'est bien compris ?

– Oui, dit Khey.

– Oui, Fandhor, et j'avoue que je préfère ça, dit Perl en rigolant.

– Ne fanfaronne pas trop vite, jeune impertinent, ça viendra bien assez tôt ! Pour l'instant ce que je cherche à vous apporter, ce n'est pas de la force, ni de la puissance, mais de la légèreté, de la dextérité et de l'agilité, est-ce bien compris jeunes gens ?!

– C'est compris...

– Eh bien, moi, reprend Perl, j'aime mieux ça... !

Les deux jeunes gens se mirent en place, face à face, et commencèrent alors un étonnant balai. D'abord, lentement, puis, une fois, qu'ils eurent pris la mesure de ces longues perches, plus rapidement. Fandhor distillait ses conseils, à l'un ou à l'autre, donnait des idées, apportait son expérience, reprenait quelquefois, argumentait, conseillait et rassurait, toujours dans l'option de les faire progresser. Le prince Khey, bien que plus costaud, ne serait-ce que par son âge, n'était pas pour autant avantage. Perl faisait vraiment de son mieux pour que le prince retirât tout ce que Fandhor espérait de cette expérience.

Après que les deux jeunes hommes eurent testé, inventé et réalisé un grand nombre de mouvements latéraux, circulaires, et même des lancers de bâtons, Fandhor mit fin à la séance, visiblement satisfait du travail de ces apprentis. Prenant le temps de les féliciter de leur implication dans ce nouveau type d'exercice, il libéra le prince afin qu'il puisse vaquer à ses autres occupations.

Fandhor était un instructeur vraiment particulier. Le nouvel exercice qu'il venait de leur proposer en était l'exemple même. Et Perl savait bien, toute la chance qu'il avait d'avoir été pris d'amitié par ce personnage à qui il devait beaucoup, au moins autant qu'à Feirédhon.

— À nous deux maintenant, lui lança Fandhor. Te sens-tu en état de continuer Perl ?

— Oui Maître, je suis prêt.

— Alors, allons-y avant qu'il ne fasse trop sombre pour continuer... la nuit tombe très vite en cette période !

Et Fandhor de présenter à Perl, après qu'ils se furent équipés des protections de cuir adéquates, une épée fine et légère. C'était ce qu'il appelait « l'arme des bretteurs ». Le bout très fin et très pointu était protégé d'une petite boule de chanvre gras, afin d'éviter les blessures inappropriées. Ces épées, ni tranchantes, ni prévues pour le combat de guerre rapproché, n'étaient dangereuses que par leurs extrémités qui pouvaient infliger des blessures importantes si l'on savait bien s'en servir. Aucun soldat, garde, cavalier ou fantassin n'en était pourvu, car ce n'était pas la préférée des guerriers qui choisissaient plus souvent des lames lourdes, capables de vous couper un homme en deux sur les champs de bataille. Mais Fandhor, lui, les appréciait dans ce qu'elles pouvaient apporter de flexibilité, de légèreté, de cadence et d'engagement. Connaître et savoir manipuler différents types d'armes était, selon lui, la meilleure possibilité de s'en sortir, disait-il, et là où la lourde lame butait sur une bonne cotte de mailles, la finesse de la flamberge passait toujours à travers !

— En garde, jeune homme... Fer contre fer !

— En garde Maître.

— Prêt ?... Un : Attaque au fer... Deux : Parade... Trois : contre-attaque... Quatre : Riposte... Cinq : Contre-riposte... Six : Contretemps... Sept : Coup droit... Et huit : Couverture... ! dit-il en réalisant les mouvements.

— Bien, Perl, bien... allez, on recommence... tu connais bien ma devise n'est-ce pas ?

— Oui Maître, « Répéter, répéter et répéter encore »...

— C'est bien, Perl, c'est très bien ! J'aime les jeunes gens qui écoutent... Allez : un... et deux... et trois...

Le bruit des fers s'entrechoquant résonnait dans la cour intérieure de la cité. Ils étaient si concentrés sur leurs exercices, qu'ils ne ressentirent pas la présence de la fine silhouette qui les regardait dans l'ombre, à l'abri du balcon. Ils ferraillaient dur, répétant sans cesse les mêmes mou-

vements sous le regard de Méréliane. La fille du Maître d'armes, lorsqu'elle le pouvait, aimait bien assister aux leçons de Fandhor, et particulièrement, lors des séances individuelles avec Perl. Peut-être n'était-ce pas, à ce moment-là, les précieux conseils dispensés par son père qui l'intéressait ?

Les premières obscurités de la nuit diminuant la visibilité, Fandhor décida de libérer Perl.

– Bien mon garçon, c'est bien... c'est assez pour ce soir ! rentre donc te reposer un peu avant que ne sonnent « les Complies », je ne voudrais pas que le sergent de ville t'attrape. Veux-tu que nous reprenions demain ?

– Je ne crois pas pouvoir venir Maître Fandhor, je vais devoir me mettre à la disposition de Feirédhon ces prochains jours, et je ne sais si j'aurai du temps...

– Ah, ce vieux fou... ! Qu'a-t-il de si important à faire qu'il ait besoin de toi tout ce temps ?

– Je ne sais pas Maître, mais Matilde a accédé à sa demande, alors ?!

– Bien, bien... Préviens-moi si tu peux venir, demain, ou après-demain... D'accord ?

– Je n'y manquerai pas Maître Fandhor... Bonne soirée à vous ! et encore merci pour tout le temps que vous consacrez si gentiment à me distiller vos précieux conseils !

– Il n'y a pas de quoi mon garçon, vraiment pas de quoi... Prends soin de toi avec ce vieux fou... surtout s'il veut s'essayer à un de ses tours de passe-passe... dit-il en pouffant de rire.

Perl se pressa pour retourner à sa chambre, la séance d'entraînement avait duré plus longtemps que d'habitude et le retard accumulé au fil de la journée le faisait rentrer tard, à la nuit tombée. Pour regagner sa chambrée, Perl devait faire le grand tour rejoignant le quartier des domestiques situé à l'autre bout, derrière les quartiers royaux. Il devait aussi passer devant les gardes, qui maintenant le connaissaient bien certes, mais, il était déjà tard, et il n'avait pas très envie de perdre encore du temps à leur expliquer pourquoi il traînait encore dehors à cette heure avancée. Perl choisit donc d'emprunter le chemin qu'il prenait pour rentrer, chaque fois qu'il désertait sa chambre pour aller écouter les "Parleurs" derrière les fenêtres de la taverne. Pour y avoir passé

toute son enfance avec Landon, son meilleur ami, le jeune garçon connaissait ces endroits comme sa poche. Landon était le fils du cuisinier préféré de Matilde, et tous les deux, ils avaient arpenté en cachette la presque totalité des couloirs de la bâtisse. Lorsqu'ils étaient petits, ils passaient leur temps à se prendre pour des chevaliers, leurs petites épées de bois à la ceinture, courant çà et là, sans faire de bruit, passant dans les couloirs, au nez et à la barbe des gardes, qui, il faut bien le dire tournaient les yeux lorsqu'ils les entendaient rire en croyant qu'ils ne les voyaient pas. Peu importe, pour eux, ils étaient des héros, et chaque tenture, chaque statue, chaque endroit sombre était le moyen de mesurer leur courage. C'était ainsi qu'ils avaient, au fur et à mesure de leurs exploits, découvert tous les passages détournés des couloirs principaux.

Avec d'innombrables précautions, comme il le faisait à chaque fois, lorsqu'il était petit, il entreprit d'emprunter ces passages détournés, un peu secrets, et parfois très sombres. Ceux-là passaient souvent derrière les immenses toiles tendues le long des couloirs, ces tentures qui relataient presque toutes, des actes de bravoure ou de victoire, et devant lesquelles Landon et lui se prenaient pour des chevaliers fiers et courageux.

Alors qu'il passait derrière l'une d'elles, en faisant très attention de ne pas la toucher, ce qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention d'un garde ou de quelqu'un passant par là, il entendit des voix sourdes. Comme il savait si bien le faire, d'un coup, il se colla le long du mur de pierres froides, debout, immobile, sans bruit. Cela ne durerait que quelques instants, le temps qu'ils passent et s'éloignent dans les couloirs du palais. Perl avait l'habitude de ce genre de situation, il ne s'était jamais fait prendre, et il valait mieux !

Retenant sa respiration, il s'attendait à ce que les sons s'accroissent en passant devant lui, puis disparaissent au fur et à mesure qu'elles avançaient dans le couloir. Pourtant, cette fois, l'intensité des voix ne changeait pas, comme si elles étaient immobiles, elles restaient néanmoins toujours aussi sourdes et difficilement audibles. Perl tendit l'oreille pour mieux entendre, malgré la peur de se faire prendre, mais c'était plus fort que lui, quelque chose n'était pas normal, pas habituel. Malgré les gouttes de sueur qui perlaient sur son front quelque chose le poussait à essayer de comprendre ce qui se disait.

— Personne ne doit savoir que nous nous sommes rencontrés... et surtout pas Janur... nous devons être très prudents...

— Je le sais, ne me dites pas ce que je dois faire... je suis dans le même bateau que vous...

— Peut-être, mais vous ne prenez pas autant de risques que moi !

— Que voulez-vous ? plus d'argent ? c'est ça ?

— Non, je veux juste que vous preniez en considération le fait que je prends énormément de risques pour vous !

— C'est entendu... vous serez récompensé comme il se doit !

— Je l'espère bien... de toute façon, si je suis découvert, je ne tomberai pas tout seul... et je veux le double de ce qui était prévu...

— Comme vous y allez...

— C'est ça ou vous vous débrouillez tout seul...

— D'accord !

— Je vous tiens au courant dès que j'en sais plus...

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— J'ai mes sources et elles sont très fiables...

— Elles ont intérêt à l'être... Le roi est fragile... C'est le moment... Nous devons profiter des prochains événements pour...

— Comment votre Maître compte-t-il m'aider ? Il faut...

— Vous le saurez en temps voulu... Je sais qu'il prépare un...

Derrière sa tenture, Perl n'en revenait pas. Bien que la conversation ne lui parvienne que par bribes, il comprit vite que ces deux personnages complotaient quelque chose contre Janur. Sans le vouloir, il venait de surprendre une conversation apparemment secrète entre deux personnes qui cherchaient à nuire au roi. Un moment emporté par sa curiosité, il tendit l'oreille pour en entendre plus, mais le bruit des pas couvrit les voix et ne lui permit pas de tout comprendre. Cette conversation secrète ne venait pas des couloirs, mais d'où venait-elle alors ? Un moment interpellé par le fait que personne ne venait dans les couloirs, il comprit... ! Il devait y avoir derrière ces murs, quelque part, une pièce qu'il ne connaissait pas.

— « Ne reste pas là Perl... va-t'en vite... » pensa-t-il, « ... s'il y a une pièce par ici, l'entrée ne doit pas se trouver très loin, il faut que tu files d'ici... »

Alors, lentement, les membres tremblants de peur, il se glissa le long du mur, le plus silencieusement qu'il put, puis il s'éloigna de l'endroit, et vite, très vite, il se pressa de rejoindre sa chambre. Ses longues jambes avalèrent le pavé plus rapidement qu'elles ne l'avaient jamais fait. Arrivé dans sa chambre, il referma la porte derrière lui, et la bloqua avec le banc de bois. Puis il attendit, assis sur son lit, immobile, sans bruit. Instinctivement, comme pour se rassurer, il prit dans ses mains son couteau et son galet noir, il voulait être sûr qu'il n'avait pas été suivi. Il resta là durant un bon moment, encombré d'une multitude de questions, avant de succomber au sommeil qui le terrassa.

CHAPITRE II

UNE ÉTONNANTE RÉVÉLATION

Lorsque les premières lueurs de l'aube vinrent lécher le visage de Perl, il se réveilla encore tout étonné de se voir habillé dans son lit et il eut besoin de quelques secondes avant de se remémorer les événements de la soirée qui le laissèrent dubitatif. Un regard vers la porte de la chambre pour voir que le banc de bois était toujours bien calé sur la clenche afin de se rassurer. Personne donc ne l'avait vu, et Perl en était soulagé. Prenant le temps de bien se réveiller, il rangea son couteau et le beau galet noir qu'il avait tenu entre ses mains toute la nuit, puis entreprit les quelques ablutions qu'il n'avait pas pu faire la veille.

Ce matin, il sentit le besoin encore plus irrépessible que d'ordinaire de retrouver sa tour, son toit et ses paysages. Il n'en fallait pas plus pour que Perl, comme chaque jour, fasse un détour par les cuisines, avant de se faufiler jusqu'à son endroit favori : Le toit de la tour d'Ambrelle.

Sur le toit d'ardoises grises, bien campé en appui sur les gargouilles, il n'arrivait pas à goûter au charme du spectacle qui lui était offert comme chaque jour. D'autant que ce matin, le ciel gris ajoutait à la lourdeur de ses pensées. « Qui donc avait-il entendu fomenter contre Janur, hier dans les couloirs du château ? Que tramaient ces personnes dont il n'avait pas reconnu les voix ? L'avaient-elles entendu, là, tout près d'elles dans ce couloir ? mais non, bien sûr que non... le banc de bois n'avait pas bougé, donc personne ne l'avait suivi... donc personne ne s'en était rendu compte... Ouf ! »

Perl se serait bien passé de cette soirée, mais apparemment, il pouvait être tranquille. Et pourtant... il ne pouvait pas faire comme si rien ne s'était passé... mais à qui parler de cela ? pas à Matilde, car il devrait

avouer qu'il était rentré très tard, et de surcroît, par l'intérieur du château. Et puis, de toute façon, qu'est-ce que Matilde pourrait bien en faire ? Non, décidément, le mieux était encore de ne rien dire à personne.

— Allons, Feirédhon m'attend... pensa-t-il.

Cela faisait déjà deux fois qu'il cognait à la porte de la bibliothèque et personne ne répondait. Perl poussa les lourds battants avant de s'annoncer.

— Feirédhon ?!

Pas de réponse.

— Maître Feirédhon ?!

Toujours pas de réponse.

— Je suis là... C'est Perl Maître !

Toujours le même silence.

« Il doit dormir encore », pensa-t-il alors, et en faisant le moins de bruit possible, il entra dans les appartements de Feirédhon, s'approcha de la table pour vérifier que le vieil homme n'était pas assis là dans un de ces fauteuils qu'il affectionnait particulièrement. Mais non, personne !

Machinalement, il jeta un œil sur les cartes et les documents qui jonchaient la table. Il eut beau se concentrer, il n'arrivait pas à déchiffrer les écritures de ces curieux volumes. Ce n'est qu'après un instant de réflexion qu'il se souvint que Feirédhon lui en avait déjà montré quelques-unes au cours de ces leçons d'écriture. Il appelait cela des "runes", en fait, ce n'étaient pas vraiment des "runes" lui avait expliqué le Maître, mais un langage à base de signes similaires, mis en pages par de très anciens moines qui avaient entrepris de traduire l'intégralité de l'histoire de leur ordre, en un code qu'eux seuls seraient à même de comprendre. Ces ouvrages, selon lui, contenaient un très grand nombre de recettes secrètes avec des produits de la nature, et pouvaient soigner pléthore de maux et de maladies, sans compter qu'ils révélaient aussi les secrets d'alcôves, les intrigues et les manigances des très anciennes générations de régnants.

Il y avait aussi de nombreux documents étalés un peu partout sur la table, et malgré son insistance à essayer de les comprendre, il ne put que reconnaître le seul endroit de ces cartes qui lui était familier, la Citadelle de Nauskh ! Ce n'était pas très compliqué, c'était écrit en gros sur les plans ! Perl balaya alors du regard les alentours de la citadelle, et recon-

nut les plaines devant, la mer à droite, les Monts des neiges à gauche et la forêt des Légendes plus loin, puis derrière ces endroits, encore d'autres lieux, dont il ignorait l'existence.

Étonné de cette découverte qui semblait lui dire que son monde ne s'arrêtait pas aux paysages qu'il scrutait chaque matin, Perl se reprit et insista :

— Maître ?! Vous êtes là ?

Toujours pas de réponse.

La chambre du Maître était à l'étage du dessus. Inquiet qu'il soit arrivé quelque chose de grave au vieil homme, Perl osa s'engager dans l'étroit escalier de pierre qui était la seule issue menant à la mansarde du médecin.

— Feirédhon ?

Personne ! le lit était vide, les draps bien pliés, la fourrure au pied du lit, comme si le vieil homme n'avait pas dormi là. Le jeune homme reconnu bien là, l'ordre et la consciencieuse propreté de Feirédhon.

— Il doit déjà être sorti ! pensa Perl en redescendant l'étroit escalier.

Perl, tout à l'aise de se savoir seul dans cet endroit, se remit au labeur et entama le fastidieux travail de reclassement des ouvrages qu'il avait déjà commencé à ranger par catégories la veille. Les grands ouvrages à reliures avec les grands ouvrages, par « ordre alphabétique des titres », avait dit le médecin, hier. Par ordre alphabétique, là était le problème, car Perl ne connaissait pas encore assez bien son alphabet. Il entreprit donc de copier sur une page, les lettres de l'alphabet afin de ne pas commettre d'erreurs.

Une fois installé sur un petit coin de la table désormais rangée, avec écritoire, papier, encrier et plume, Perl entama, avec minutie et d'innombrables précautions, l'écriture de toutes les lettres de l'alphabet :

— A... B... C... E... euh, non... D... E...

— Ha Perl, tu es là ?!

Perl sursauta si fort sur sa chaise qu'il faillit en renverser l'encrier de surprise !

— Mais... Maître ? Vous... Vous êtes là ?! Encore tout ébahi de voir le vieil homme descendre les dernières marches de l'escalier de sa chambre.

— Mais... Mais... Vous...

Et Perl de se reprendre.

Il ne pouvait pas avouer au vieil homme qu'il était monté voir dans sa chambre s'il y était, même pour une bonne raison, il ne le lui pardonnerait pas. Mais là, Perl n'y comprenait plus rien. Pourtant, il n'avait pas eu la berlue. Il avait bien vu la chambre totalement vide !

— Qu'est ce qui se passe Perl, as-tu perdu ta langue ? Je vois que tu t'es mis à l'écriture, alors que tu n'as pas encore fini de ranger tous les documents ?!

— Euh... non, maître je voulais juste me remémorer mon alphabet afin de ne pas faire d'erreur dans le classement de ces documents.

— Ah... bien... bien... il me reste un peu de travail encore, je te laisse finir le tien.

Perl n'y comprenait plus rien, il resta un long moment complètement interloqué et abasourdi, tentant de comprendre ce qu'il venait de se passer. Décidément, Feirédhon malgré son vieil âge, réservait encore bien des surprises. Toujours à son questionnement, Perl reprit son travail d'écriture, un petit moment encore pour terminer la totalité de l'alphabet, ranger l'écritoire, l'encrier et la plume, puis sa page devant les yeux, commencer la laborieuse tâche de classement. Les espaces vides au milieu des piles d'ouvrages en place permettaient au jeune garçon de gagner un peu de temps, et c'était tant mieux, car tout cela n'était pas du tout le genre de corvée qu'il préférait.

Alors qu'il continuait sa besogne, il ne put s'empêcher de jeter un œil vers le vieil homme qui n'avait pas dit un mot depuis un très long moment. Concentré, attentif et parfois nerveux, le médecin feuilletait les pages de ces écrits, prenait des notes, et s'agitait en retournant les cartes, ici et là. Perl sentait que le vieux sage était anxieux, préoccupé et tendu. Il ne l'avait jamais vu dans un tel état de nervosité, et cela le perturbait un peu.

Reprenant son ouvrage en rangeant les derniers manuscrits à leurs places, Perl termina son travail.

— Ça y est Feirédhon, j'ai fini !

— Bien, bien... Viens donc là un peu, mon garçon, il faut que je te parle. J'ai des choses importantes à te dire, dit-il en faisant signe à Perl de venir s'asseoir auprès de lui.

Quelque peu interdit, le jeune homme s'approcha, s'assit, mais ne comprit pas très bien ce qui se passait. Feirédhon ne l'avait jamais inter-

pellé de cette façon, d'ailleurs, il ne lui avait jamais parlé ainsi, comme s'il voulait lui confier un secret.

— Il faut que je te parle de tes parents, mon grand...

— De mes parents ?

— Oui, je sais que tu ne les as pas connus, et c'est justement de cela que je veux te parler.

— Mais, vous... Vous les avez connus mes parents ?

— Non, pas vraiment, Perl, pas vraiment... mais c'est moi qui t'ai trouvé dans ton berceau lorsque tu étais enfant. C'est au cours d'un de mes voyages que j'ai découvert le village de tes parents, là-bas, dit-il en désignant la direction des terres plates. Je revenais d'un très long voyage lorsque j'ai senti le besoin de me reposer, alors, j'ai cherché un endroit où je pourrais me poser quelques jours. J'avais entendu parler d'un village pas très loin, et je m'y suis rendu. Lorsque je suis arrivé, j'ai découvert un décor qui m'a rempli de tristesse, je ne sais comment t'expliquer cela, mais le mieux c'est encore de te dire la vérité. Le village était silencieux, très silencieux... et lorsque je me suis rapproché, j'ai compris que quelque chose de grave était arrivé. J'ai trouvé des dizaines de corps, dont tes parents, mon garçon... je comprends que c'est difficile pour toi, mais tu sais bien que tu es orphelin, n'est-ce pas ? Je voulais juste que tu saches comment tu es arrivé jusqu'ici. Tout le village avait été contaminé par une très grave maladie, à l'exception d'une vieille femme mourante qui te tenait dans ses bras. Lorsqu'elle a vu que je t'avais trouvé, elle s'est laissé partir, elle avait tenu bon jusqu'à ce que quelqu'un te trouve. Alors, je t'ai ramené ici, et je t'ai confié aux bons soins de Matilde qui t'a élevé comme son propre fils. Le reste, tu le connais, mais je voulais que tu saches comment ils avaient disparu, et qu'ils t'avaient toujours aimé.

Des larmes coulaient sur les taches de rousseur de Perl. Silencieusement, il se leva et alla se blottir très fort contre Feirédhon.

— Merci Feirédhon, merci de m'avoir dit la vérité... maintenant je sais que je ne suis pas un enfant abandonné.

— Attends, ce n'est pas tout !

Le vieux magicien s'éloigna, et revint quelques instants plus tard avec un médaillon dans les mains.

— Garde cela mon jeune ami, ça t'appartient ! je l'ai pris pour toi, pour que tu puisses avoir un jour, quelque chose de tes parents... je l'ai gardé dans ce tiroir durant tout ce temps en attendant le moment où je pourrais te le donner ! Prends-le et garde-le en souvenir de ton père... !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un médaillon, je pense... Bien qu'il ne ressemble pas beaucoup aux médaillons que l'on connaît, mais ton père le tenait dans ses mains lorsque je t'ai trouvé... c'est la vieille femme qui me l'a dit...

— Qu'est-ce qui est écrit dessus ?

— Je ne sais pas mon garçon... J'ai cherché, mais je n'ai rien trouvé qui ressemble à ces signes dans mes ouvrages...

— Merci Maître... merci pour tout, et pour ça, aussi ! dit Perl en serrant le médaillon dans son poing, tout contre son cœur.

Ce n'était pas grand-chose, juste une petite plaque fine de métal frappée, un peu difforme, et quelques signes gravés à la main. Un médaillon de pauvre, une médaille sans aucune autre valeur, toute sentimentale, que celle du cœur.

— C'est normal, mon garçon, c'est normal... dit le vieil homme.

Le vieil homme n'avait pas dit toute la vérité, mais seulement ce qu'il pensait devoir dire à Perl. Il n'avait pas menti non plus, il avait juste omis quelques informations qui, pour l'instant, n'avaient pas d'importance pour Perl. Il ne lui avait pas dit qu'il n'était pas arrivé au village de ses parents par hasard et qu'il ne l'avait pas trouvé, lui, par hasard. Non, il ne lui avait pas dit que la maladie qui avait anéanti la totalité du clan de ses parents, n'était pas une maladie, mais une malédiction, un sort, une épidémie meurtrière et voulue. Il ne lui avait pas dit non plus que le clan était mort parce que lui était né, et il ne lui avait pas dit que sa vie pouvait être importante pour des milliers de gens. Tout cela, pour l'heure, Perl n'avait pas besoin de le savoir. Ce serait bien trop incompréhensible pour ce jeune garçon si innocent. Et le vieux mage n'était encore sûr de rien. Tout ce dont Feirédhon était à peu près certain, c'était que l'anonymat était la meilleure protection qu'il pouvait offrir à ce gamin, et que tant qu'on ne savait pas qui il était, il serait en sûreté au château. C'est pour cela que le médecin avait confié l'enfant à Matilde, même si elle était une domestique de choix, l'enfant vivrait